

« La chambre noire »
de
Stéphane Olry

Dossier

La Revue Éclair :
Corine Miret et Stéphane Olry
01 40 27 84 60
revueclr@club-internet.fr
Administrateur :
Emmanuel de Sablet
06 60 44 40 26
em.desablet@wanadoo.fr

En quelques mots :

« Ah ! dis-donc ! que je me répétais tout le temps. Ah ! dis donc !... »
(L.F. Céline « Voyage au bout de la nuit »)

En février 2003 j'ai reçu comme reliquat de l'héritage de mon père, un coffre rustique fabriqué au Liban.

Lorsque je l'ouvris, je découvris que ce meuble contenait les archives personnelles que mon grand-père, le colonel Gaston Olry, y avait rangées avant de mourir.

Les semaines suivantes, je me suis plongé dans ces documents afin de connaître cet inconnu mort dix ans avant ma naissance. Je dénichai alors un fin dossier bleu datant de la période de l'occupation, contenant un secret que mon père n'avait jamais voulu partager avec nous. Je découvris à sa lecture que ces deux hommes vivant sous le même toit s'étaient engagés dans des camps opposés.

Je mesurai la complexité des relations que mon père avait entretenues avec son propre père. Je compris aussi le silence qu'il avait gardé à ce sujet.

Mon père, Pierre Olry, n'est plus là pour répondre à mes questions. J'exhumai cependant d'un carton les documents concernant ses activités durant l'occupation. L'enquête se poursuivait.

Je cherchai le fin mot de l'histoire me reliant à mon grand-père et à mon père dans les dossiers scolaires, médicaux et militaires me concernant moi. Je ne souhaitais pas tant y trouver la résolution d'une énigme, (l'histoire que je raconte ici n'a rien de romanesque) que l'extrémité de ce lien tendu de 1876 à aujourd'hui, entre ces deux hommes dont je porte les prénoms (je m'appelle Stéphane Gaston Pierre Olry) et moi.

« La chambre noire » est le récit déroulant ce fil d'Ariane.

Le lien :

« Et bien, la guerre ! »

(Choderlos de Laclos « Les liaisons dangereuses/ lettre 153 réponse de Merteuil à Valmont »)

Le fil rouge qui traverse ces archives est une fascination commune de Stéphane, Pierre et Gaston pour la guerre. Les premiers documents résonnent des échos de la défaite de 1870. Ensuite, les conflits mondiaux de 14-18, puis de 39-45, constituent les deux événements centraux de la vie de mon grand-père et de celle de mon père. Le récit s'achève en 1975 avec les premiers combats de la guerre civile libanaise qui ont marqué mon entrée dans la vie adulte. Pourtant, pour chacun de nous cette guerre demeura lointaine, presque théorique : durant la Grande Guerre, mon grand-père fut un officier d'État-major dont l'activité se déployait à quelques kilomètres du front ; l'activité clandestine de mon père contre les nazis concernait le renseignement; quant à moi je n'ai jamais tenu une arme à feu de ma vie. En effet, nos fascinations successives pour la guerre contre les ennemis de la patrie camoufle un second combat souterrain celui-là : celui de l'individu contre la hiérarchie, l'idéologie dominante, la brutalité des rapports sociaux ou familiaux. Cette guerre-là visant à conquérir sa liberté, ce combat douteux tous les jours recommencé est ce dont j'essaye de rendre compte au travers de l'expérience de trois générations successives.

La cible

« « seul ce qui ne cesse de faire mal est conservé par la mémoire : voilà une loi fondamentale de la plus ancienne psychologie sur terre. »
(Fredric Nietzsche – Œuvres complètes)

Je rends compte au travers de ce récit qu'est « La chambre noire » d'un rapport au monde. J'observe comment le grand-père, le père, le fils se sont chacun soumis ou ont résisté au cadre social et familial qui leur était imposé. Et comment aucun des trois personnages ne parvint à trouver une place indiscutable dans la société. Sur des modes très différents, il y eut toujours quelque chose de non conforme, insatisfaisant dans leurs vies : sans doute parce qu'aucun des trois ne parvint à satisfaire les ambitions de son père et que chacun s'avoua à un instant déçu par la vie de son père. Tous trois nourrirent ce sentiment mélancolique, de penser, en quelque endroit qu'ils furent, qu'ils n'avaient rien à y faire, et que leur juste place n'était jamais celle où ils se trouvaient.

Il n'y a rien que de très commun. Et tout spectateur peut y retrouver des sensations, des sentiments, des idées qui l'ont traversé. Ce paradoxe de l'obéissance et de la résistance, de la transmission et de l'invention, de l'éducation en un mot, se décline selon des modes distincts pour chacun et se répète génération après génération. Cependant, si nous ne manquons jamais de nous extasier sur les ressemblances : le regard de

son père, la démarche de son grand-père etc... L'étonnement n'est pas moindre devant les différences de caractère entre un fils et son père, caractère bon ou mauvais, heureux ou malheureux, quoi qu'il en soit irréductible, propre à chacun, expression de la liberté qui demeure en nous.

Mise en scène

« Si les objets de la mémoire n'appartiennent pas au présent, qu'est ce que cela qui devient présent, accède à la présence, se présente à nous, quand nous nous souvenons ? » (Aristote « De memoria »)

Chambre noire, laboratoire photographique, studio photo : lieux clos, obscurs, propices à la rêverie et au souvenir. C'est au sein de cette pénombre que le spectacle a lieu.

Trois hommes œuvrent dans cet atelier de la mémoire. Le travail est partagé entre eux, la tâche de chacun se résumant à l'usage exclusif d'un organe du corps humain. L'un (Michel Ouimet) lit le récit qui s'imprime durant l'entrée des spectateurs. Le second (Stéphane Olry) range et classe, plie agrafe et tamponne les archives familiales qu'il disperse en les offrant aux spectateurs. Parfois il adresse à ces derniers un commentaire improvisé au texte lu. Le troisième homme (Mathias Poisson) allume et éteint les lumières, montre les documents, projette les images. On peut voir dans ces trois hommes une métaphore des trois Parques filant la destinée des hommes, mais aussi un reflet des trois générations évoquées dans le récit.

Ainsi, les spectateurs assistent à l'émergence de ces souvenirs mise en œuvre physiquement par les trois acteurs travaillant dans ce lieu.

Parfois, le récit s'arrête et on prend le temps de regarder les visages des bédouins du Djebel druze photographiés en 1927.

À la fin du spectacle, le théâtre est devenu une camera oscura et les spectateurs observent le passage des nuages dans le ciel réfracté sur les murs obscurs.

Fiche artistique

« Or, il existe cinq sortes d'agents secrets à utiliser, soit : les agents
indigènes, intérieurs, doubles, liquidables et volants »
(Sun Tsé « L'art de la guerre »)

Titre :

« **La chambre noire** »

Texte et mise en scène :

Stéphane Olry

Collaboration artistique :

Corine Miret

Scénographie :

Mathias Poisson

Attaché de production :

Emmanuel de Sablet

Avec :

Michel Ouimet

Stéphane Olry

Mathias Poisson

Durée :

1 heure

Production la Revue Eclair

Coproduction et résidence Villa Gillet, Lyon, France.

Notes biographiques :

« « Croyez-moi : ne vous mettez jamais à écrire votre vie ». Convaincu par les raisons évidentes qu'il m'alléguait, je l'ai assuré que je ne ferais jamais cette sottise, et malgré cela je l'ai entamé il y a sept ans. » (Jacques Casanova, « Histoire de ma vie »)

Stéphane OLRY :

Dans les années 80, avec la Compagnie Extincteur il écrit et met en scène des spectacles joués en France et à l'étranger.

Il fonde ensuite **La Revue Éclair** et organise durant quatre ans des soirées de spectacles de formes brèves présentées dans des théâtres, des centres et des galeries d'art contemporain.

Il a écrit en collaboration avec Corine Miret "**Des Voix dans la Maison d'Orient**" créé dans une mise en scène de Xavier Marchand, puis « **Nous avons fait un bon voyage, mais** » joué au Théâtre de la Cité Internationale, en province et à l'étranger. Il est l'auteur et le concepteur de "**La Vita Alessandrina, Avant Projet Définitif**" créé dans une mise en scène de Xavier Marchand au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne et en tournée. Il a récemment écrit et mis en scène "**Le Musée est le temple des Muses**", commande du conseil Général des Bouches-du-Rhône pour les journées du patrimoine au Museon Arlaten (Arles).

Il conçoit avec Corine Miret et Clotilde Ramondou "**Le Salon de lecture**" présenté à la Maison de la Villette.

Corine MIRET :

Docteur en pharmacie. Artiste chorégraphique (danse contemporaine et baroque) depuis 1986. Elle a travaillé avec Jean-Michel Agius, Christian Bourigault, Isabelle Cavoit, Andy Degroat, Francine Lancelot, Marie-Geneviève Massé, Béatrice Massin, François Raffinot, Ana Yepes.

Depuis 1992, elle réalise et interprète avec Stéphane Olry les "**cartes postales vidéo**" tournées en Égypte, Jordanie, Palestine, Israël, Chypre, Liban, Syrie, Turquie, Maroc, Allemagne et montrées dans des festivals ainsi que dans des galeries d'art contemporain.

Récemment, elle a écrit et interprété avec Stéphane Olry "**Des Voix dans la Maison d'Orient**" mis en scène par Xavier Marchand, et « **Nous avons fait un bon voyage, mais** ». Elle est documentaliste dans "**La Vita Alessandrina, Avant Projet Définitif**".

Elle organise depuis 1995 "**Les Thés Vidéos**" en collaboration avec Stéphane Olry.

Michel Ouimet :

Comédien, né à Montréal, Québec. Diplômé de l'École Nationale de théâtre du Canada. Il collabore régulièrement depuis dix ans avec Agathe Alexis à la Comédie de Béthune

Il a joué sous la direction de **Philippe Adrien, Gabriel Garran, Jean-Claude Fall, Marcel Maréchal, Laurence Février, Henri Ronse, Jean Lacornerie** au théâtre et au cinéma **Robert Enrico,**

Michel Soutter, Edouard Molinaro, Jacques Renard.

Récemment, il a joué dans "les Emigrés" de S. Mrozek, dans la mise en scène d'**Alain Barsacq**, au C.D.N. de Béthune et au théâtre de l'Atalante à Paris.

Il a participé comme lecteur au " **Salon de lecture**" organisé par Corine Miret, Clotilde Ramondou, Stéphane Olry à la maison de la Villette, et a joué le rôle de Clio (Muse de l'histoire) dans « **Le musée est le temple des muses** » de Stéphane Olry.

En outre, il a adapté pour la scène française deux textes de Michel Tremblay, "Albertine en cinq temps" et "Sainte-Carmen de la main".

Il a écrit (et joué en 1992) "Pontormo", d'après le journal du peintre, qui fut créé à l'Atalante à Paris.

Mathias Poisson

Designer diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure de Création Industrielle (ENSCI- Les Ateliers, Paris), où il a mené un travail de recherche sur le rapport entre le corps et l'objet quotidien, notamment à travers une collaboration avec **Loïc Touzé** et **Jean-Marc Adolphe**.

En 2003, il suit la formation EX.E.R.CE du Centre Chorégraphique National de Montpellier dirigée par **Mathilde Monnier** afin de relier la danse contemporaine à la conception d'objets industriels.

En tant que plasticien et-ou performeur, il participe à des projets atypiques de spectacle vivant avec **Pierre Droulers** pour une série de performances quotidiennes au **Musée d'Art Contemporain de Marseille**, avec **Stéphane Olry** pour « **Le musée est le temple des muses** » dont il conçoit et réalise la scénographie et où il joue de rôle de Terpsichore (muse de la danse).

Actuellement, il travaille avec **Emmanuelle Huynh** pour « Ligne d'arrivée » (laboratoire de recherche chorégraphique dans les jardins du centre d'art de Chamarande) et avec **Alain Michard** dans « La coalition ».

Parallèlement, il conçoit le mobilier urbain pour l'aménagement d'une promenade sur la digue du large du Port Autonome de Marseille.

Revue de Presse des deux derniers spectacles :

« *Les Parques d'une même soie ne dévident pas tous nos jours* » (Malherbe III,1)

« *Nous avons fait un bon voyage, mais* » :

Les Inrockuptibles / Pierre Hivernat / 24 novembre 2000 :

« Il va nous falloir parler d'un spectacle étonnant, intrigant, qui vous remet réalité et fiction à plat, qui tient son monde en haleine une heure et demie durant et où le spectateur, stylo à la main, cherche sans savoir ce qu'il doit trouver. En d'autres circonstances, l'exercice eût été des plus faciles, mais s'agissant de *Nous avons fait un bon voyage, mais*, nous voilà dans l'obligation de ne rien révéler. Que l'on s'avance dans la description du dispositif scénographique ou que l'on vous raconte la fin, chaque détail mis sur la place publique gâcherait un peu plus l'immense plaisir que les deux protagonistes de cette affaire, Corine Miret et Stéphane Olry, nous ont concocté.(...) »

Le Monde / Jean-Louis Perrier / 3 août 2000 :

« Avec le culot de la première Sophie Calle, ils plongent dans les vies trouvées, cherchent les liens qui pourraient les unir ou les inventent, et se retrouvent du côté de chez Perec, entre passage du bac de la petite dernière et pèlerinage à Lourdes de l'aïeule.(...) Les auditeurs se découvrent spectateurs, haletants, de vies minuscules. S'ils ont parfois l'impression d'être bernés, ce n'est pas sans réclamer de l'être encore. Le théâtre s'est glissé entre les cartes, dans les blancs entre les lignes, dans les écritures trop régulières, dans les interrogations jetées, dans l'incroyable solidité apparente d'un complexe édifice romanesque. Rien de plus malicieux que ce voyage. »

Libération / Maia Bouteillet / 23 octobre 2000 :

« (...)Sûrs et légers, Corine Miret et Stéphane Olry ont sans doute puisé leur imagination du côté de Georges Perec et de Jacques Tati. »

La Libre Belgique / Ph.T / 3 août 2000 :

« (...) C'est intelligent, original, sensible, ironique, humain, vivant. Deux heures de bonheur. »

**« La Vita Alessandrina Avant Projet Définitif » :
Les inrockuptibles/ Fabienne Arvers / 27 novembre 2002**

Maîtres de l'ironie, l'auteur Stéphane Olry, la documentaliste Corine Miret, le directeur du projet Xavier Marchand et son architecte Henry Pillsbury relatent derrière leur table sobrement encombrée tous les faits qui ont présidé à la tentative de mettre en scène La Vita Alessandrina. Reste le récit pour partager cette rêverie éveillée, collective, collectée aussi, longuement et patiemment, par Corine Miret, documentaliste légère. Il est important de le noter.

L'accumulation, le surnombre, l'encombrement et la confusion, associés au gris poussière, restent souvent l'apanage de qui récolte les faits, les compulse, les classe et les annote. Mais Corine Miret réagit face aux documents comme n'importe quelle mémoire bien faite : elle jette, elle tranche, elle coupe, elle ménage de l'oubli, du rebut, du vide et du déchet. (...)

Est-ce toujours du théâtre, une insolence si manifeste à l'égard de ses conventions ? Ou est-ce du making-off version scénique ? De l'analyse dramaturgique appliquée en direct, telle qu'on l'apprend à la fac : compter, dénombrer, démembrer un texte de théâtre pour lui faire dire son fait, ses récurrences, ses points fixes, ses carrefours, son sens ?

La Terrasse/ Véronique Hotte/ Décembre 2002

Une joyeuse équipée à la recherche de splendeurs évanouies et de floraisons orientales passées, qui jamais ne cultive la mélancolie. Pour une lutte forcenée et amusée contre le chaos de la mémoire.

Libération / Maïa Bouteillet / 03 décembre 2002

Avec *la Vita Alessandrina*, Stéphane Olry et Corinne Miret signent probablement leur plus beau spectacle. Celui où les effets d'hyperréalité, les jeux de mise en abyme et ses infinis ricochets de sens font mouche autant qu'ils touchent au coeur, avec cette élégance oulipienne dont les deux artistes ne se départissent jamais.

Le Monde / Michel Cournot / 09 décembre 2002

C'est bien sûr un spectacle tout à fait inhabituel, hardi, effronté, un non-spectacle si l'on veut, mais du théâtre indubitablement, tant le texte est attachant et inattendu, tant les acteurs, imperturbables, nous tiennent à leur merci.